



HAL
open science

Le musée de Camargue et l'avenir d'un territoire fragile

Laure Roulet, Daniel Jacobi

► **To cite this version:**

Laure Roulet, Daniel Jacobi. Le musée de Camargue et l'avenir d'un territoire fragile. Patrimonialisation et médiation. La transmission culturelle dans les musées de société. 85eme congrès international francophone, ACFAS Association francophone pour le savoir, May 2017, Montréal, Canada. hal-04005727

HAL Id: hal-04005727

<https://hal.science/hal-04005727>

Submitted on 27 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque ACFAS 2017
« Patrimonialisation et médiation
la transmission culturelle dans les musées de société »

La transmission culturelle et l'avenir d'un territoire fragile

Laure Marchis-Mouren, ATER, Centre Norbert Elias, UMR 8562
équipe Culture & communication, Avignon Université

Daniel Jacobi, professeur, Centre Norbert Elias, UMR 8562
équipe Culture & communication, Avignon Université

Résumé

Le musée de Camargue, situé au sein du parc naturel régional de Camargue, un site naturel inscrit depuis 2002 sur la liste du patrimoine naturel de l'UNESCO, est un écomusée créé en 1978 selon le modèle préconisé par Georges Henri Rivière. Rénové et sur le point d'être agrandi, peut-il contribuer aujourd'hui à perpétuer l'équilibre fragile qui existe encore entre préservation d'un milieu naturel, maintien des activités de culture et d'élevage rentables et accueil d'une population touristique essentiellement balnéaire ? À travers l'exemple des courses de taureaux et de leurs médiations (muséographiques et culturelles) que ce petit musée met en œuvre, nous montrerons quelles sont les difficultés qu'il affronte pour accomplir une mission de transmission culturelle intergénérationnelle.

1. Le gardian, la ferrade, les traditions bovines et l'identité d'un territoire

Le musée de Camargue est un écomusée que Jean-Claude Duclos, devenu plus tard conservateur du musée dauphinois de Grenoble, a créé ex nihilo en s'inspirant directement des préceptes de Georges Henri Rivière (voir Demossier et Jacobi, 1984). Installé dans une bergerie au mas de Pont de Rousty, non loin des villes d'Arles et des Saintes-Maries-de-la-Mer au sein du parc naturel régional de Camargue, il avait comme unité vedette une restitution visuelle et sonore de l'ambiance d'une grande bergerie. C'est que la Camargue, célébrée pour ses chevaux et ses taureaux, est d'abord un pays d'élevage ovin. Ses terres reçoivent en hiver un important cheptel de moutons transhumants qui profitent des herbages et des cultures préparées à leur intention. Dès la fin du printemps, ils repartiront dans les pâturages des Alpes laissant place aux vacanciers et aux touristes...

De plus, le musée de la Camargue est géré par parc naturel régional de Camargue. Ce type de structure singulier est né en France en 1966. Il a pour but la protection du patrimoine naturel et culturel. Mais à la différence des parcs nationaux créés par décret par l'État, les partenaires locaux signent une charte selon laquelle les acteurs locaux : collectivités territoriales, propriétaires, associations (agriculteurs, éleveurs, entrepreneurs du tourisme, chercheurs, protecteurs de la nature...) s'engagent à défendre la nature et l'environnement. Le parc naturel régional de Camargue a été créé en 1970. Grâce à cette nouvelle appellation, le territoire a bénéficié depuis de nouveaux moyens en échange de l'engagement des acteurs, vivant sur ce territoire, de protéger ce milieu exceptionnel et d'y maintenir les activités traditionnelles et la culture. La mise en place d'un musée a fait partie de cette politique volontariste au plan culturel.

Comment un musée situé au cœur du delta de Camargue peut-il contribuer à transmettre le patrimoine et la culture de ce qui apparaît, non seulement aux habitants de ce pays, mais au-delà à tous les Européens, comme une sorte d'image d'Épinal de la nature authentique sauvage et préservée ? Aucun chercheur ne peut prendre pour argent comptant les cartes postales de chevaux dits sauvages évoquant le célèbre film *Crin Blanc* ou les vols de flamants roses photographiés dans la lumière du coucher de soleil. Le delta de Camargue formé par le Rhône, un fleuve autrefois puissant et redouté pour ses crues rapides et imprévisibles, a été depuis longtemps utilisé comme voie de communication et pour l'irrigation colonisée. Depuis le dix-neuvième, endigué, il ne divague plus sur le territoire camarguais et reste dans son lit. De grandes propriétés (latifundiaires) cultivent la vigne et le riz. Au Nord, la présence de salins a donné naissance à une industrie chimique et à la construction de corons ouvriers. Le tourisme balnéaire s'est beaucoup développé, surtout après la Seconde Guerre mondiale, en bénéficiant de la présence de longues plages de sable fin (apporté par les alluvions du Rhône).

Dans les terres les plus basses — des marais impropres aux cultures et refuges des oiseaux migrateurs — se sont développés, depuis longtemps, des élevages de chevaux et de taureaux vivant dans des manades en semi liberté sur de vastes espaces inhabités. Les éleveurs (qui louent ces terres) aux cultivateurs les rentabilisent difficilement. Dès la fin du dix-neuvième, sous l'égide de Frédéric Mistral et d'un de ses admirateurs Folco de Baroncelli, s'est forgée une tradition mêlant courses de taureaux, gardians et pèlerinage des gitans à l'église fortifiée des Saintes-Maries où sont conservées les reliques de Sara, sainte noire¹. C'est cet ensemble de traditions qui construirait la singularité de l'identité

¹. Frédéric Mistral poète et prix Nobel de littérature pour son œuvre écrite en langue provençale (une variété d'occitan littéraire) a créé en 1896 le Museon Arlaten, un des musées régionaux construits en France à la fin du dix-neuvième. Il était destiné à défendre l'identité de la Provence et du pays d'Arles. Baroncelli est considéré comme l'artisan de l'invention du Folklore de la Camargue. Il a non seulement créé la croix de Camargue mais ennobli et formalisé les jeux que les grands propriétaires de mas laissaient pratiquer par leurs ouvriers durant leur période de repos.

de la Camargue en tout cas pour ses habitants (Chaumier, 2005). Sa préservation et par conséquent sa transmission aux générations futures est donc le principal enjeu des responsables politiques et culturels qui la défendent.

La Camargue est aussi un immense espace vacant. Situé au croisement des routes entre l'Espagne et l'Italie, il tente les constructeurs d'autoroutes et les aménageurs de grandes résidences balnéaires. Un consensus s'est donc construit entre riches exploitants agricoles et défenseurs de la nature pour protéger la Camargue et couper court à tout grand projet d'aménagement. Mais que faire sur les parties de ce territoire aux terres saumâtres et hostiles à l'agriculture ? C'est ici que les courses de taureaux et l'invention folklorisée du gardian au service d'animaux semi-sauvages sont venues, à point nommé, parer du lustre de la tradition ancestrale un sport et un passe-temps. L'œuvre de Frédéric Mistral et celle de son épigone Baroncelli a incontestablement réussi : il existe dans toute la Camargue des traditions et une identité revendiquée par une partie des habitants (mais pas d'eux seuls) de la Camargue et des territoires qui la côtoient et lui ressemblent dans le Languedoc voisin.

La course de taureaux est donc essentielle : elle représente le nœud ou le cœur de la transmission culturelle. Mais comment cette transmission fonctionne-t-elle ? Grâce à une étude de terrain menée pendant quatre ans auprès des publics des courses de taureaux, nous avons pu observer deux de ses dimensions. La collection et la conservation de souvenirs matériels accompagnent fréquemment le goût pour ce spectacle. Et ce processus de pré-patrimonialisation assure ainsi la transmission des pratiques culturelles sur le long terme. Mais, la transmission est évidemment liée à la permanence de l'organisation d'activités mi-économiques, mi de loisirs autour de l'élevage des taureaux et des chevaux et des courses de taureaux auxquelles assiste le public pendant la saison (de la fin du printemps à l'automne).

2. Collections et collectionneurs en Camargue

Parmi les habitants de la Camargue et notamment ceux qui assistent aux courses de taureaux, un certain nombre sont aussi des passionnés qui collectionnent de souvenirs de spectacles de taureaux. Parmi eux figurent des collectionneurs chevronnés qui consacrent une grande partie de leur temps libre à récolter des objets en relation avec le taureau ou qui se réfèrent aux traditions taurines : photos, vidéos, ouvrages, articles de presse ou objets rares et de valeur. Cette forme de pré-patrimonialisation préfigure évidemment la création de collections muséales. Le parc naturel régional de Camargue, créé au début des années 1970, et celle du musée de Camargue, à la fin des années 1970 ont officialisé et institutionnalisé ce patrimoine. L'un en faisant de la conservation d'un milieu mi naturel

mi cultivé un objectif à part entière ; l'autre en collectant puis en exposant des éléments emblématiques du patrimoine camarguais.

Ces passionnés-collectionneurs jouent de facto un rôle important. Ils sont d'évidence le premier public d'un nouveau musée consacré en partie à leur passion pour le taureau, les gardians et les jeux taurins. Un public exigeant car ces amateurs passionnés devenus très connaisseurs exercent une sorte d'expertise vis-à-vis d'un domaine à propos duquel il n'existe pas de savoir académique. Mais ce sont aussi de précieux contributeurs car, comme le veut la démarche classique de l'écomuséologie, ce sont eux qui ont apporté, le plus souvent de façon bénévole et volontariste, une partie des collections mobilisée dans l'exposition permanente.

C'est lors d'une enquête sociologique à propos des publics des courses de taureaux et de leur renouvellement que nous avons découvert l'univers des collections et la passion des amateurs avertis de la *bouvine*. Lors d'entretiens approfondis avec des amateurs de courses camarguaises conduits à leur domicile, plusieurs d'entre eux n'ont pas résisté au plaisir de nous faire découvrir leurs collections personnelles.

Quel est le fondement de ces collections ? Quel en est le but ? Une manie, celle de conserver des souvenirs de moments plaisants ? Une simple conséquence du désir de s'appuyer sur des supports matériels pour mieux se souvenir ? Ou plutôt la volonté de construire une mémoire, la plus exhaustive possible d'une passion que l'on sait partager avec d'autres amateurs experts ? Se pose ainsi la question de légitimité de cette mémoire matérielle : quels sont les objets qui sont choisis et par qui ? Pour être efficace, la transmission par la collection doit-elle rester informelle, au domicile des passionnés, ou doit-elle, au contraire, être conservée dans des musées ?

Beaucoup de spectateurs de course conservent chez eux des documents de communication, affiches ou *flyers*, des tickets d'entrée ou encore des photographies et des films qu'ils ont eux-mêmes réalisés ou achetés. Parmi ces collectionneurs de souvenirs de spectacles de taureaux figurent des collectionneurs minutieux qui consacrent une grande partie de leur temps libre à récolter des objets figurant le taureau ou se référant à la culture taurine, des articles de presse ou des objets rares et de valeur.

Lors d'une enquête sociologique administrée par questionnaire aux publics qui assistent dans les arènes à des courses camarguaises, nous avons demandé aux spectateurs s'ils conservent des souvenirs chez eux (cf tableau n°1). Près de 71 % des personnes interrogées répond positivement.

**Tableau 1 - Les spectateurs conservent-ils des souvenirs
de courses camarguaises ?**

	Effectifs	Fréquence
Oui	442	70,6%
Non	126	20,1%
Non concerné (primo-spectateurs)	31	5,0%
Non-réponse	27	4,3%
Total	626	100,0%

(LMM, 2014, n=626)

En détaillant la nature des objets conservés en souvenirs, nous pouvons constater la prédominance de photographies et de vidéos. En somme, conserver des souvenirs en images de course camarguaise est à la fois quelque chose de courant, facilité dorénavant par les technologies. Il est en effet aujourd'hui aisé de conserver des images des courses camarguaises, grâce à la présence de l'appareil photographique dans tous les *smartphones*. Prendre des photographies afin de les conserver pour soi ou de les partager (en les montrant ou en les publiant sur les réseaux sociaux) est courant et les usages, en constante évolution, dépendant de l'utilisateur comme le constate André Gunthert :

« Cette évolution [l'adaptation de la photo à la téléphonie mobile] fait du smartphone un appareil photo universel. Se munir d'une caméra impliquait autrefois l'anticipation d'une occasion de prise de vue. Au contraire, le téléphone que l'on emporte avec soi pour ses fonctions communicantes ou ludiques rend la photographie disponible en permanence. L'occasion photographique correspond à une gamme codifiée d'événements, en dehors desquels la prise de vue est mal tolérée. Seules la situation d'exception du touriste et la justification de l'exotisme autorisent un recours intensif à l'outil photographique. En étendant à chaque instant de la vie la capacité d'enregistrement, le mobile transforme chacun de nous en touriste du quotidien, prêt à faire image dans n'importe quelle situation » (Gunthert, 2014.)

En somme, la prise de photographies ou la captation de vidéos, lorsqu'elle s'accompagne d'une diffusion, s'apparente à une conversation. C'est ce que Gunthert nomme « l'image conversationnelle ». Les contenus captés par les spectateurs sont régulièrement partagés sur les réseaux sociaux, et notamment sur Facebook, avant d'être commentés par les utilisateurs. Dans le cas de la course camarguaise, la prise de photographies ou la capture de vidéos est abondante, voire excessive, car les spectateurs espèrent capturer un moment particulièrement spectaculaire de la course, sans savoir à quel moment celui-ci se produira. En effet, la course camarguaise n'est pas un spectacle

prévisible, préparé à l'avance, comme le cirque, puisqu'il utilise des animaux non dressés. Une sorte de compétition pour l'obtention de la meilleure photographie ou de la meilleure vidéo se déroule donc dans les arènes : les prises de vue les plus réussies seront partagées sur les réseaux sociaux.

La pratique de la photographie dans les arènes revêt un caractère incertain, donc excitant. Les manifestations taurines camarguaises sont donc aussi concernées par la visibilité numérique, et l'aspect traditionnel et populaire de celles-ci n'est évidemment pas un frein pour les plus ou moins jeunes spectateurs connectés. L'assimilation de ces contenus à des souvenirs fonctionne puisque les spectateurs se constituent une collection d'images de courses. Par ailleurs, il apparaît que les souvenirs vont au-delà du numérique et que la collection d'objets matériels est loin d'être marginale (cf tableau 2).

Tableau 2 - Nature des objets conservés en souvenir

	Effectifs	Fréquence
Photographies	338	54,0%
Autres	112	17,9%
Flyers ou affiches	94	15,0%
Carnets de notes	50	8,0%
Non concerné (primo-spectateur)	31	5,0%
Films	14	2,2%
Total / interrogés	626	

Interrogés : 626 / Répondants : 450 / Réponses : 639 / Non-réponses : 76
Pourcentages calculés sur la base des interrogés (LMM, 2014, n=626)

Après la photographie, la seconde catégorie d'objets collectionnés qui se démarque est la catégorie « Autres ». Si le nom de cette catégorie paraît flou de prime abord, il met cependant en exergue l'éclectisme des souvenirs conservés, parfois inattendus : attributs (glands, cocardes), devises (rubans des manades), tridents de manadier, trophées, articles de journaux, livres, revues, tableaux, tickets d'entrée, têtes de taureaux ou frontaux naturalisés, crochets et tenues de raseteurs, sujets et figurines, statues, numéros du magazine *La Fé di Biòu*. Les objets collectionnés, qu'ils soient rares, précieux, ou banals, ont une réelle valeur pour les collectionneurs avec lesquels nous en avons parlé.

La rencontre avec les collectionneurs a été possible grâce au réseau de relations qu'ils ont tissé. Un premier interlocuteur nous a parlé d'un autre collectionneur qu'il connaissait, et le suivant d'encore d'un autre, et c'est ainsi que nous avons pu contacter les trois personnes évoquées dans ce document. Les trois collectionneurs rencontrés chez eux dans le cadre d'entretiens semi-dirigés mettent en lumière les enjeux pré-patrimoniaux de la collection d'objets. La collection n'est pas codée. Elle n'est pas constituée selon des principes savants reconnus et partagés. Elle demeure intime, sauvage et individuelle. Cependant, il est évident qu'elle est une marche élémentaire de la démarche de patrimonialisation (Pomian, 1987). Nous avons repéré à travers ces témoignages trois profils de collectionneurs de la course camarguaise.

2.1 Collectionneur de presse : devenir spécialiste pour mieux préconiser

D., se considère comme un spécialiste des taureaux de Camargue. Nous l'avons rencontré le 21 janvier 2014 chez lui, à Tarascon. Dans les articles de journaux locaux,

Midi Libre et La Provence, qu'il reçoit chaque jour, il repère les articles des rubriques taurines. Ensuite, après avoir soigneusement découpé et rangé les articles dans des albums, il établit un classement pondéré des meilleurs taureaux à l'aide d'une grille de critères qu'il a lui-même élaborée. Il produit des données qu'il valorise ainsi : « *C'est une mine d'or que j'ai là pour les organisateurs taurins, grâce à mes classements, ils peuvent prévoir quels taureaux seront les futures vedettes dans les arènes* » (entretien avec D., collectionneur et spectateur, le 21 mai 2014 à Tarascon.)

Le collectionneur remarque qu'en mettant en relation sa propre grille de points et le classement annuel des taureaux candidats au Bioù d'Or, les classements divergent, comme si les articles de presse ne reflétaient pas la qualité réelle des taureaux, ou à l'inverse, que les taureaux repérés et valorisés par la presse n'étaient pas forcément présents lors du classement des Bioùs d'or. Le retraité effectue ces classements entièrement manuellement depuis des décennies. Le collectionneur nous confie que cette activité occupe une grande partie de ses journées :

« Cela prend du temps, et de l'espace ! ».

Il conserve aussi de nombreuses cassettes audiophoniques sur lesquelles il a enregistré des entretiens qu'il a menés avec des manadiers. Il a même produit un ouvrage sur la manade Raynaud. Pour lui, aller à la rencontre des manadiers et les interroger est une passion, mais aussi un moyen d'assurer une transmission des récits de ces personnes, souvent âgées, avant leur disparition. Conscient du rôle de la transmission dans la pérennité de la course camarguaise, P7 conserve tous ces précieux matériaux dans une petite pièce de la maison consacrée uniquement à sa passion pour la collection taurine. Il prévoit de construire un jour un petit musée pour valoriser ces collections et surtout gagner en espace.

Néanmoins, il nous fait remarquer que toute cette collection, qu'il s'agisse de tableaux de classements pondérés réalisés manuellement ou de cassettes audio, n'est pas pérenne. Il espère pouvoir numériser toutes ces informations qu'il considère comme précieuses avant la fin de sa vie. Pour lui, tout ceci représente davantage qu'un passe-temps ou qu'une passion. La collection constitue un intérêt pour la mémoire de la course camarguaise. Une mémoire axée sur la qualité des taureaux et la transmission des bons gènes, y compris pour ceux qui ne sont pas assurés de voir leur nom traverser les générations grâce au titre de Bioù d'Or. Cette mémoire est aussi axée sur le travail du manadier et sur les connaissances de l'élevage qui se transmettent uniquement par oral et par la pratique.

2.2 Collectionneur d'objets de valeurs : transmettre des souvenirs

À soixante-dix ans, R. est président du club taurin de la commune de Châteaurenard. Rien d'étonnant pour cet ancien chef d'entreprise en maçonnerie et producteur d'huile d'olive. Il a pris la suite de son père qui a lui-même créé cette association, et aussi le *Trophée des Maraîchers*, une compétition de course camarguaise organisée annuellement depuis. Il a donc intégré le milieu de la course camarguaise durant son enfance, mais comme il le souligne, il la connaissait davantage du « côté des coulisses », c'est-à-dire du côté de l'organisation.

En effet, son père recevait chez lui les « grands noms » de la tauromachie, des grands manadiers comme Fanfonne Guillaume, la première femme de la profession. Son père était l'ami de Paul Laurent « *le pape de l'élevage de course camarguaise* » (entretien avec R., spectateur et collectionneur, le 21 janvier 2014 à Châteaurenard.), qui a fondé en 1944 une manade à partir du bétail du Marquis de Baroncelli-Javon dont le célèbre cocardier *Vovo* faisait partie.

C'est à l'occasion de ces rencontres que le jeune R. a reçu en cadeau ses premiers objets de course camarguaise. Il a donc commencé à collectionner les objets de la tauromachie très jeune. Les articles de presse et les magazines taurins font aussi partie de ses premières acquisitions. Son importante collection, il l'a ensuite constituée progressivement, au fil de sa vie et des opportunités. Sa maison est aujourd'hui entièrement consacrée aux deux tauromachies locales : la corrida et la course camarguaise. Les deux cultures taurines le passionnent.

Il a d'abord réussi à acquérir des objets figurant la corrida : « *C'était plus facile à trouver à l'époque que les objets sur la course camarguaise.* ». Le salon, la cuisine, la cage d'escalier, le bureau, les couloirs sont parsemés de tableaux et de statues taurines de qualité. Têtes de taureaux naturalisées, sculptures d'artistes en bois et en bronze, tableaux, ce collectionneur recherche les beaux objets de la tauromachie.

Une petite salle au rez-de-chaussée fait office de musée avec des vitrines, des projecteurs et des peintures murales choisies pour rendre le tout harmonieux. On y trouve aussi une collection de selles camarguaises, espagnoles, portugaises, et même une selle de chameau. Il y a aussi sa propre selle camarguaise, gravée à son nom, mais qui n'a servi qu'une dizaine de fois puisqu'il raconte avoir rapidement arrêté sa carrière de cavalier en raison de sa « peur bleue » pour cette activité. C'est son ami qui l'avait incité à acheter un cheval pour le monter, mais il n'a jamais réussi à surmonter son appréhension de monter à cheval. Le bureau de R. contient quant à lui essentiellement des photographies, des livres, des revues, et des classeurs remplis d'articles de presse sur la course camarguaise.

Débutée à table autour d'un verre, la discussion avec notre interlocuteur s'est poursuivie au fil de la visite de la collection, en intérieur et un extérieur puisque la maison familiale comporte une terrasse transformée en *bodega*, avec son bar. Le collectionneur nous fait découvrir des modèles uniques, ayant chacun une histoire : des selles ayant appartenu à des manadiers de renom, des cocardes arrachées aux plus grands taureaux, son crochet qu'il utilisait lorsqu'il rasetait, et surtout, non sans émotion, ce grand album photo où l'on voit le cheptel de la manade Laurent, juste avant que celui-ci soit ne soit décimée par la tuberculose en 2003.

Il connaît précisément l'origine de chaque objet qu'il a lui-même acquis. Un bon nombre d'objets lui ont été donnés par des amis ou des membres de sa famille. Son statut de président d'un club taurin et son investissement dans l'organisation de spectacles taurins, courses camarguaises ou corridas, lui ont fait rencontrer de nombreuses personnes qui, connaissant son intérêt pour la collection, lui ont offert de belles pièces. Quelques objets ont été hérités de son père.

Aujourd'hui, pour dénicher de nouveaux objets, il est en lien avec plusieurs antiquaires, à Avignon notamment. Ces derniers le joignent par téléphone en cas de nouvelle acquisition susceptible de l'intéresser en lui disant : « *j'ai un objet pour toi* ». Pour obtenir des pièces uniques, il a aussi fait appel à des sculpteurs taurins, dont Peterball qui a créé la statue de *Camarina* à Sénas et celle de *Vovo* aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Il n'a pas de critères particuliers concernant ces acquisitions, mais ce qui l'intéresse c'est la notion de mouvement. Conscient qu'un bon nombre de ces objets a une grande valeur, ce n'est pourtant pas ce qui est important pour le collectionneur.

Pour l'exposition dans le musée de sa ville, il a prêté de nombreuses pièces de sa collection, mais sa maison n'est pas particulièrement ouverte aux visiteurs même s'il nous la fait visiter avec plaisir et que l'installation des objets rappelle les dispositifs muséographiques. Tous ces objets seront donnés à ses enfants. Ils ont déjà quelques objets à lui chez eux et certains objets ont été acquis spécialement pour eux lorsqu'ils étaient enfants, ou récemment pour ces petits-enfants : un modèle de crochet de raseteur pour enfant, une selle de cheval pour enfant.

La richesse de cette collection réside dans sa diversité et dans l'unicité de certains objets. Pourtant, R. valorise d'abord l'histoire de ces objets et fait de la manière dont il les a acquis une priorité. Les amitiés et les liens familiaux font partie de la valeur sentimentale autour de ces objets. Les histoires et les objets ne font pas simplement partie du décor de la maison, ils font souvent l'objet de discussions lorsque R. reçoit des invités. En fonction des sujets de conversation, le collectionneur ressort un ou plusieurs

objets et les commente. Posséder des objets lui permet en effet de se souvenir avec précision des taureaux qu'il a aimés et des belles rencontres qu'il a faites.

2.3 Collectionneur amasseur : la constitution d'une collection accessible au grand public

Parmi les collectionneurs rencontrés, il y a aussi V., un célèbre artiste contemporain qui a notamment réalisé des affiches pour la fêria de Nîmes. C'est dans son atelier nîmois qu'il compose ses œuvres, souvent liées à la tauromachie espagnole ou camarguaise et c'est dans cet endroit que nous l'avons rencontré. La course camarguaise le passionne. V. est un collectionneur amasseur, c'est-à-dire qui collectionne une quantité importante d'objets tant que ceux-ci ont un lien avec la course camarguaise. Il garde tout objet figurant le taureau, et plus particulièrement ceux n'ayant pas de valeur pécuniaire. Par exemple, il a récemment repéré un paquet de biscuits industriels comportant un motif taurin, un modelage d'une arène réalisé par un enfant, ou encore une page de bande dessinée où l'on voit apparaître un taureau sur une seule et unique page.

Il aime les objets banals du quotidien, comme les figurines ou autres jeux représentant des taureaux. Il s'agit davantage d'une collection d'objets ordinaires ou d'images figurant le taureau que d'objets ayant trait à la course camarguaise ou de photographies. Il désigne ces objets comme appartenant à l'iconographie de la tauromachie et de l'imagerie populaire. La tauromachie est, selon lui, l'un des thèmes les plus représentés en imagerie dans le monde avec la navigation.

En tant qu'artiste, V. est en mesure de créer lui-même des œuvres pour enrichir sa collection. Pour ce faire, il récupère des objets mis au rebut par exemple des pots de terre cuite cassés ou des morceaux de bois dont la forme l'inspire. Il y peint ou dessine ensuite des taureaux ou des raseteurs stylisés. Il crée aussi des sculptures de taureaux à partir de matériaux de récupération.

Sa collection d'objets est tellement importante (des centaines de spécimens), que la majeure partie est conservée au *musée des Cultures taurines* de Nîmes (à qui il en a donné une grande partie), une structure créée à son initiative à l'époque où il enseignait à l'école d'art locale. Les collections sont accessibles aux visiteurs sur demande. Certaines œuvres et objets sont exposés à l'occasion d'expositions temporaires.

Il collectionne avant tout pour ce musée taurin :

« C'est pour laisser à Nîmes une collection de tout ce qui est la mémoire de la tauromachie, de ce jeu. Si notre génération ne le fait pas, il y a beaucoup de choses qui se perdront. Parce que ce que vous voyez quand vous achetez un

chorizo avec un taureau sur l'étiquette, aujourd'hui, ça ne vaut rien, c'est un emballage, mais dans dix ou vingt ans ce sera un document. Ce que l'on achète ce sont les documents actuels, qui étaient sans importance il y a vingt ans » (entretien avec V., artiste, collectionneur et spectateur, le 21 janvier 2014 à Nîmes.)

3. De la collection privée au musée

Grâce à ces trois portraits de collectionneurs, nous pouvons observer trois manières différentes de collecter et de conserver des souvenirs/objets de course camarguaise. D. s'intéresse en priorité à l'élevage et aux lignées génétiques des taureaux de race Camargue. Ce qui lui paraît important c'est donc de collecter des données sur les aptitudes de ces animaux. R. collectionne des objets ayant une histoire dans leur fonction ou dans la manière dont ils ont été acquis. Il constitue ainsi à travers sa collection sa propre vision de la course camarguaise autour de la thématique du mouvement. Il s'intéresse à la place de cette dernière au sein des cultures tauromachiques locales (corrida, spectacles de rue). Enfin, V., en tant que collectionneur amasseur accumule sans tri, ni sélection toutes les représentations du taureau de Camargue.

Chaque collectionneur s'inscrit plus ou moins volontairement dans une dynamique de transmission. Il peut s'agir d'une transmission prévue à l'instar de D. qui souhaite construire un musée et mesure l'utilité de sa collection pour le futur. Ou d'une transmission ciblée sur ses héritiers pour R. Le collectionneur partage aussi sa collection avec son association et sa commune dans le cadre d'expositions ponctuelles. V., quant à lui, fait entrer la course camarguaise dans la culture savante grâce à son statut d'artiste reconnu. Sa célébrité dans le monde de l'art contemporain (on trouve ses pièces dans la plupart des grands musées d'AC du monde) légitime sa collection d'art et d'objets populaires et il la rend accessible à un public large grâce à l'intervention du *Musée des Cultures taurines de Nîmes* (Jacobi, à paraître).

Ainsi, les collectionneurs fabriquent des savoirs endogènes qui participent d'un mouvement de pré patrimonialisation. Bien sûr, les collectionneurs ont une relation sensible à l'objet : l'histoire de l'objet devient aussi l'histoire du sujet (Gellereau, 2013), mais tous ont aussi la volonté d'être utiles aux publics ou aux institutions muséales. L'objectif est de transmettre leur regard sur la tauromachie locale en l'inscrivant dans le patrimoine. En collectionnant, les amateurs de course camarguaise accordent une place importante chez eux à l'emblème de la Camargue qu'ils admirent : le taureau. Plus que le symbole d'un territoire, le taureau est aussi l'élément principal de la course camarguaise. Il semble être le moteur de la passion des amateurs.

4. La carrière de spectateur

Un second mécanisme de transmission, cette fois intangible, opère dans la course camarguaise. La course de taureaux est une manifestation culturelle de village, liée aux fêtes votives de Provence et du Languedoc. Les moments festifs, au restaurant ou au bar du village, sont autant d'occasions pour échanger sur les manifestations taurines. La transmission intergénérationnelle (parents, proches et amis) opère alors dans ce cadre festif ou familial permettant ainsi d'échapper en partie au processus de mondialisation qui en matière de sports et de culture tend à imposer des formes partout identiques, de plus en plus semblables. Dans le champ de la course camarguaise, la transmission par le vécu et par l'oralité lors des échanges dans et hors des arènes constitue le premier et le plus puissant mécanisme de transmission.

Tandis que les institutions culturelles cherchent à renouveler leurs publics en multipliant les efforts d'offre et de communication (élargissement des plages horaires, propositions interactives, prix attractifs), la culture populaire semble de son côté se maintenir grâce au public lui-même. Dans le cas de la course de taureaux de Camargue, les spectateurs sont de véritables acteurs de la transmission de ce qu'ils qualifient être « leurs traditions ». La transmission opère dans les arènes, lieu du spectacle, mais aussi dans les élevages taurins où les enfants succèdent à leurs parents en devenant eux-mêmes manadier de profession, en dépit de la rentabilité incertaine de cette activité.

Cependant, la première condition de la transmission est de tout faire pour que la tradition des jeux taurins, les habitudes vestimentaires et les fêtes où elles s'inscrivent restent vivantes. La condition première de sa durabilité est que les activités agricoles et sportives restent pratiquées et transmises aux nouvelles générations. Autrement dit que, dès la cour de récréation de l'école, les enfants *jouent au taureau*. Puis, devenus adolescents qu'ils courent dans les rues devant les taureaux emboulés lâchés dans la rue à leur intention. Dès l'adolescence, de nombreux groupes de jeunes gens se créent. Ils ont leur propre nom et portent une tenue vestimentaire qui les rallie.

Dans certaines fêtes votives, ils décorent leurs propres véhicules pour en faire des voitures de fêtes, et défilent dans les rues. Sur ces voitures, des têtes de taureaux sont bien souvent dessinées. Ils tiennent parfois des paillottes, des mini-bars qui leur sont réservés. Tôt le matin durant les fêtes votives, ils frappent aux portes des autochtones pour dessiner sur les murs, à l'aide de pochoirs, les symboles de la Camargue : croix de Camargue, tête de taureau ou de cheval de race Camargue, manadier à cheval, etc. En échange de la décoration de leur pilier de portail ou mur d'entrée, les habitants fournissent le petit déjeuner. Dans toutes les générations confondues, les signes distinctifs d'appartenance

aux traditions camarguaises s'affichent sur les vêtements, sur les voitures ou sur les devantures de maison.

Enfin adultes, ils entreprennent une carrière de spectateur. L'engagement dans une carrière de spectateur assidu de la course camarguaise, le spectacle le plus important des traditions taurines camarguaises, est donc une condition essentielle. On compte en effet dans cette catégorie les spectacles de rues, gratuits (les abrivados et les bandidos), les activités d'élevage parfois ouvertes au public pour la journée dans le cadre des ferrades, et la course camarguaise, un spectacle qui a lieu dans les arènes. Deux heures durant, six ou sept taureaux de race camarguaise se succèdent en piste pour affronter les raseteurs, des sportifs vêtus de blanc qui tentent de prélever, à l'aide de leur crochet, des petits morceaux de ruban et de ficelle fixés sur et autour des cornes du taureau. La course camarguaise est ancrée en Camargue et aux alentours, dans les départements de l'Hérault, des Bouches-du-Rhône, du Gard, et plus marginalement du Vaucluse, depuis au moins trois siècles.

Depuis le dix-huitième siècle, elle s'est transformée, passant du cadre informel privé (présentations improvisées dans les grands mas entre des charrettes), à celui de l'espace public (des arènes aménagées au centre du village). Au rythme des interdictions émanant de l'État français, la course libre (il s'agit de l'ancien nom de la course camarguaise, la course libre étant, comme son nom l'indique, accessible à tout homme téméraire qui voulait se mesurer au taureau) s'est si bien développée que des élevages sont aujourd'hui consacrés uniquement au taureau de Camargue. Bien qu'elle soit règlementée par le ministère de la Jeunesse et des Sports depuis 1975, la course camarguaise n'en demeure pas moins une tradition populaire, un moment phare des fêtes de village à la belle saison.

Le cas de la course camarguaise à l'égard du renouvellement des publics est singulier. On peut estimer qu'elle bénéficie d'un processus de renouvellement de son public spécifique dans la mesure où elle regroupe à la fois un événement donné (le spectacle taurin) et de nombreuses activités périphériques qui servent à la production ou à l'accompagnement de cet événement (les activités d'élevage, les moments festifs). Elle est transmissible à l'intérieur d'un champ social (Bourdieu, 1992) composé d'acteurs qui la maintienne pour des raisons hétérogènes.

Ces acteurs sont des professionnels (éleveurs, sportifs, médias), des institutions (écoles ou fédérations sportives) ou des publics qui communiquent entre eux et se placent en tant que médiateurs entre chaque catégorie d'acteur. Chacune de ces catégories défend ses intérêts, ce qui engendre des rapports de force et de domination. Mais toutes les catégories d'acteurs ont un but majeur en commun : faire perdurer la course camarguaise, ce qui explique pourquoi le champ se maintient malgré les déséquilibres venant, tantôt des rapports de force entre les catégories d'acteurs, tantôt du contexte environnant, extérieur

au champ.

Dans le cas de la course de taureaux de Camargue, le spectateur type, selon les rares statistiques connues, appartient à la tranche d'âge 60-75 ans (d'après l'étude quantitative sur le public de la course camarguaise, menée en 2015). Il apparaît cependant que le maintien et le renouvellement par rotation d'un public de taille constante depuis des décennies, sont le résultat de dynamiques pas toutes liées à l'âge. La carrière de spectateur de la course camarguaise démarre bien souvent dès l'enfance ou l'adolescence, et est ensuite suivie de périodes d'assiduité aux spectacles populaires (par goût, par opportunité, par profession, etc.) et des périodes d'éloignement de celle-ci qui correspondent aux périodes des études, de l'épanouissement professionnel et de la parentalité. Un peu comme l'est celle de spectateur de théâtre (Ethis, 2002).

En effet, les amateurs de course camarguaise sont nombreux, d'après notre enquête, à emmener leurs descendants voir des courses camarguaises. 92,7% d'entre eux considère qu'il faut emmener les enfants aux courses dès leur plus jeune âge (moins de six ans). Et près de la moitié des personnes interrogées estime qu'il faut les y emmener pour assurer le maintien des traditions. À l'adolescence, les spectateurs continuent de fréquenter les arènes, mais aussi les spectacles de rue. C'est à ce moment qu'ils créent leur propre rapport aux traditions, et qu'ils acquièrent la *Fé di Biou*, ce qui signifie littéralement, la « Foi dans le Taureau ».

La catégorie d'âge se situant entre 30 et 60 ans est la moins représentée dans la population interrogée. Occupés par leur profession et par la fondation de leur famille, parfois ailleurs que sur le territoire taurin, les *afeciounas* se détachent des arènes pour mieux y revenir ensuite. Les éléments culturels qui font la *Fé di Biou* sont si profondément ancrés qu'ils peuvent être réactivés sans difficulté après un départ à la retraite ou un retour dans son territoire d'origine. Il ne s'agit donc, non pas d'un public vieillissant, mais d'un public qui se renouvelle dans l'âge.

Ainsi, la transmission de la culture populaire s'effectue sur un territoire distinct et dans un contexte particulier : celui de la défense d'une identité locale ou régionale (provençale ou occitane) et contre la mondialisation. Plus qu'un repli culturel, ces formes traduisent la volonté de maintenir une pluralité de traditions culturelles qui participent clairement au renouvellement des publics : un renouvellement qui est aussi rendu possible par la multiplication des formes d'accès à la culture.

Tout ce qui participe du sentiment d'appartenance à la culture régionale contribue au maintien des traditions camarguaises. La *Fé di Biou* s'identifie aussi par la parole, avec la reconnaissance de l'accent du sud bien sûr, mais surtout par l'emploi de mots empruntés à la langue provençale. Dans les arènes, les *afeciounas* ont leur propre lexique pour désigner

des actions et les commenter : « anticiper », « monter aux planches », « arrêter », pour interpeler : « avise », ou pour désigner un taureau : « rancounaire (rancunier) », « péquelet (petit) ». La communication interpersonnelle est un facteur important qui participe du renouvellement du public de la course camarguaise. C'est en fréquentant les arènes et les autres spectateurs que l'on devient un amateur et que l'on apprend à apprécier les subtilités de la course.

5. Exposer la culture populaire dans un écomusée pour la pérenniser

Au sein des manifestations taurines, culture de la Camargue et de ses alentours, nous pouvons donc observer deux types de traces : celles qui sont tangibles, les objets utilisés dans cette culture qui sont collectionnés par les spectateurs ou ont été collectés pour l'exposition permanente du musée de Camargue ; et celles qui sont intangibles telles que la carrière de spectateur. Le musée de la Camargue, écomusée, avait pour mission de faire apparaître dans ces collections ces deux types de traces. La collection permanente actuelle du musée de la Camargue expose à la fois des objets, mais aussi des photographies, des vidéos, comprenant des témoignages des acteurs des manifestations taurines.

Sur le « mur du manadier » du musée, le visiteur peut observer divers objets et photographies liées aux manifestations taurines. Cet espace agencé comme un mur de collectionneur, associe images anciennes et contemporaines avec des objets du passé ou récents encore utilisés de manière courante tels que le trident, le crochet du raseteur, un morceau de planche d'arènes et la selle du gardian. À droite du mur, une tablette vidéo permet au visiteur d'écouter le récit de deux manadiers encore actifs dans le milieu de la course camarguaise, dont les élevages ont été créés il y a des dizaines d'années. Sur la gauche, un siège en cuir invite le visiteur à tourner les pages de livres de photographies anciennes sur la Bouvine.



Figure 1 : Le mur du manadier, musée de la Camargue (Crédits : LMM)



Figure 2 : L'invitation à lire le passé, musée de la Camargue (Crédits : LMM)

En exposant de façon officielle et soignée les objets phares d'une activité populaire, le musée de Camargue agit simultanément sur deux plans :

d'une part, il témoigne de façon scientifique (en l'occurrence ethnologique) de l'authenticité d'une pratique de jeu ancien qui a façonné l'identité d'un territoire élargi (la Camargue provençale et languedocienne). En exposant les objets qu'il a collectés ou que les collectionneurs lui ont donnés, il les rend symboliques et éternels ;

d'autre part, en soutenant et en accompagnant ces jeux, le parc de Camargue (tuteur administratif de cet écomusée) qui organise par exemple les courses de tau – courses réservées à des taureaux jeunes non castrés – contribue lui à transmettre les jeux taurins et la culture du taureau et à les pérenniser notamment chez les habitants et les spectateurs de ces spectacles dans les arènes des villages.

Le musée agit donc par lui-même (auprès de ses visiteurs) mais au-delà, en tant qu'entité faisant partie d'une organisation plus conséquente, le parc naturel régional de Camargue (PNRC). En restituant la culture camarguaise tant au public local qu'aux touristes, il met en tension les différents enjeux de ce territoire. En effet, les parcs naturels régionaux, s'ils ont une mission de protection, ont aussi un projet de gestion du paysage et de l'économie locale qui laisse des possibilités touristiques et d'urbanisation tant qu'elles demeurent respectueuses de l'environnement (ce qui n'est pas le cas des parcs nationaux qui doivent rester vierges de toute intervention humaine). Dans la définition de l'écomusée, on distingue deux pôles : l'homme et son environnement.

« L'Homme et son milieu c'est, autrement dit, l'homme et son territoire, son foyer, son village, son petit pays, sa région, sa nation et pourquoi pas, sa terre entière. Si l'on y ajoute la dimension temporelle (« musée de l'espace » mais aussi « du temps »), tout y est. Donc une vision globale, et sans rupture, entre l'Homme et son milieu ». (Desvallées, 2000 : 12).

Le musée de la Camargue, par son contenu et ses actions au sein du PNRC est sans doute possible dans le droit fil de la définition d'un écomusée. Il n'est pas qu'un musée qui a collecté et conserve des collections pour les diffuser. Dans le parc, le patrimoine reste en place tel qu'il est. Et les habitants (au moins pour une partie d'entre eux) en deviennent des gardiens et donc des médiateurs. Le musée y prend part s'il n'est le pivot ou le point de ralliement de la défense de l'identité camarguaise et de ses bioûs.

Bibliographie

Becker, H.S. (1984). *Art worlds*, Berkeley: University of California Press.

Bourdieu, P. (1992). *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.

Chaumier, S. (2005). « L'identité, un concept embarrassant, constitutif de l'idée de musée », *Culture & Musées*, 6, p. 21-42.

Demossier, M. Jacobi, D., (1994). « La Bouteille de Bourgogne entre recherche et esthétique », *La Revue*, 7, p. 24-30. Paris : Musée national des techniques/CNAM

Desvallées, A. (Dir.) (2000). Introduction. *Publics et Musées*, 17-18. *L'écomusée : rêve ou réalité*, p. 11-31. www.persee.fr/doc/pumus_1164-5385_2000_num_17_1_1153

Gellereau, M., (Dir.) (2013). « Comprendre, interpréter et valoriser la mémoire des témoins et des collectionneurs d'objets des deux Guerres mondiales : synthèse des principaux résultats de l'étude TEMUSE 14-45 », p. 16-31, Université de Lille 3.

Gunthert A., (2014). « The conversational image », *Études photographiques*, 31, Publication en ligne le 22 octobre 2015 <<http://etudesphotographiques.revues.org/3546>>. (Consulté le 17 juillet 2017).

Jacobi, D., A paraître. « L'irrésistible retour de la collection »

Pomian, K. (1987). *Collectionneurs, amateurs et curieux*, Paris, Gallimard

Ethis, E. (dir.) (2002). *Avignon, le public réinventé. Le Festival sous le regard des sciences sociales*, La Documentation Française.

Rosa, H. (2010). *Accélération : Une critique sociale du temps*, La Découverte.

Crin Blanc, le cheval sauvage film d'Albert Lamorisse de 1953 et masterisé en 2007. <https://gloria.tv/video/6dTHPZrzkppj3G79BRbvZKw24>